

Entendre Lénine

Elisabeth Drabkina

Source: Elisabeth Drabkina, Solstice d'hiver. Le dernier combat de Lénine. Paris, Les Éditeurs Français Réunis, 1970, pp. 114-118. Notes MIA

J'ai eu deux fois l'occasion d'entendre Lénine à cette époque : à l'assemblée des secrétaires de cellule de Moscou (texte publié dans le recueil des Œuvres) ; et dans une réunion dont je n'ai trouvé mention nulle part.

Quelle réunion était-ce au juste ? Mes souvenirs sont imprécis. Je me rappelle qu'il y avait là quelque cent cinquante ou deux cents personnes. Autant que je m'en souviens, le gros du public se composait de jeunes du Parti, ce qu'on appelait archaïquement sa « jouvence ». Peut-être d'ailleurs ne s'agissait-il pas d'une réunion proprement dite, mais d'une rencontre de Lénine avec les jeunes communistes et ceux qui avaient participé à l'écrasement de la mutinerie de Cronstadt, rencontre qui aurait suivi la réunion des secrétaires de cellule.

Ce que je revois, c'est une grande salle mal éclairée, une petite tribune et, distinctement, très distinctement, Lénine. J'ai gardé de lui un souvenir très net, parce que c'était la première fois que je l'entendais depuis la dure campagne de Cronstadt, parce que je ne l'ai plus entendu qu'une fois par la suite et, aussi, parce qu'à cette réunion-là Lénine ne nous a pas seulement parlé de la nouvelle politique économique ^[1], mais qu'il lui fallait convaincre beaucoup d'entre nous, nous aider à comprendre, à concevoir la nécessité de cette évolution.

Oh ! c'était difficile ! Si de nombreux camarades de la vieille génération souffrirent de ce passage (les débats aux congrès et aux conférences du Parti en témoignent), il fut encore plus dur pour des jeunes qui n'avaient jamais connu la clandestinité, ni le patient travail quotidien des « taupes de la Révolution ». Celle-ci, pour eux, se présentait sous la merveilleuse image d'une Armée rouge donnant l'assaut à Dieu, au Diable et à tout le vieux monde, aux palais de la noblesse, aux bureaux des banquiers, aux bibelots des salons petits-bourgeois.

Pour eux, la poésie c'était « *Marche-gauche !* » ^[2] ou encore : « *Que l'espace de Lobatchevski s'envole des étendards nocturnes de la Nevski* » ^[3], pour eux l'amour ne pouvait être qu'une flamme qui tue. Et l'anniversaire de [Pouchkine](#) éveillait des associations du genre : « *Le squelette des Dantès pourrit, mais les barons vivent encore. N'est-ce point sur nous que, pour s'emplier les poches, ils vont braquer leurs pistolets ?* » ^[4]

Commerce, à nos yeux était plus ou moins synonyme de vol. Il arrivait que, dans les brumes du petit jour, quelqu'un d'entre nous se rendît à la Soukharievka ^[5] un vieux pantalon ou une jaquette rapiécée sous le bras, et en ramenât un quignon de pain ou un bout de lard. Mais l'opération se déroulait selon

[1] La Nouvelle politique économique (NEP, *Novaïa èkonomitcheskaja politika*) fut adoptée par le Xe Congrès du Parti communiste en mars 1921 afin de remplacer les mesures économiques du « communisme de guerre ». Avec l'adoption de la NEP, conçue par Lénine comme une « retraite forcée », les relations marchandes sont devenues la forme principale des rapports entre l'industrie nationalisée et l'économie paysanne.

[2] Poème de Maïakovski. (N.d.T.)

[3] Vers du poème de Khlebnikov : *Ladomir*. (N.d.T.)

[4] Le baron Georges Dantès avait tué Pouchkine en duel le 27 janvier 1837. (N.d.T.)

[5] La Place Soukharievka était l'un des centres du marché noir à Moscou (N.d.T.)

la formule marxiste de la production marchande (marchandise – marchandise), et non selon la formule de la production capitaliste M – A (marchandise – argent), en tout cas pas selon la formule A – M – A + b (argent – marchandise – argent + bénéfice), ce maudit A + b qui braillait sur l'Ilinka ou la Soukharievka et dont Lénine – songez-donc : Lénine ! – nous racontait maintenant qu'il y avait là pour nous matière à apprendre. Et apprendre quoi ? A faire du commerce !

Nous nous prenions pour une génération à qui était échue sans partage la plus sublime des missions de l'histoire : faire sauter les ultimes assises du régime capitaliste et édifier sur leurs décombres un monde nouveau, celui du communisme. Nous avions beau vivre et travailler au sein du peuple, nous distinguions mal parfois le monde des faits réels. Pour reprendre le mot de [Herzen](#), nous vivions dans l'algèbre des idées, où les formules sont universelles et les conclusions coulent de source, plutôt que dans ces ateliers où le frottement, l'élévation de la température, une mauvaise trempe d'acier, une paille dans le métal compliquent les lois si limpides de la mécanique et en retardent l'action.

Or, Lénine nous ramenait dans l'univers des faits où les unités de mesure avaient pour nom *poud*, livre et *zolotnik* ^[6] ou bien *archme* ^[7] et *verchok* ^[8], où le paysan a deux âmes, l'une qui est instinct de propriété et l'autre amour du travail, où des milliers de sentiers en zigzags parcourent le dédale de la vie, et des écueils vous guettent à chaque seconde, auxquels, pour, ne s'y point briser, il faut prendre les réalités prétendument prosaïques telles qu'elles sont en repoussant impitoyablement les mythes qui exaltent, tenir compte à froid de la réalité, sans se repaître d'illusions ni de mirages, se préparer non seulement à la victoire mais à la retraite, refuser la panique, le découragement et le scepticisme aussi bien que l'hystérie de gauche, se faire à l'idée que dans une grande guerre révolutionnaire qui s'étend sur des dizaines d'années et nous amènera sûrement à la victoire totale, les défaites partielles, provisoires, même très graves, sont inévitables, comprendre que chacune de ces défaites recèle les éléments de la victoire, ne pas perdre courage mais conserver son calme, en puisant dans le désastre des forces nouvelles et une nouvelle certitude de victoire. Bref : des obstacles géants, mais pour un parti habitué à affronter les plus gigantesques.

C'est de cela que nous a parlé Lénine : tout net, brutalement et sans ménagement, sans rien cacher, en nous faisant impitoyablement toucher du doigt les crevasses et les abîmes que nous avions côtoyés sans regarder à nos pieds, n'évitant que par chance le faux pas fatal. Il respirait l'intelligence, la volonté, l'acharnement, et il y avait toute l'énergie de la vie dans chacun de ses gestes.

Patiemment, il démontait nos arguments et nos erreurs, dévidant fil à fil l'écheveau où nous étions empêtrés. La Nep, nous disait-il, ce n'est pas la fin de la Révolution, mais son passage du troisième cycle au quatrième. Il faut apprendre à faire du commerce, mais on aurait tort de croire que l'avenir appartient au commerce. L'avenir c'est et ce sera se battre, bâtir, accomplir de nouveaux exploits. Ce qui nous attend dans l'immédiat n'est certes pas la lutte finale, mais, à considérer les événements à l'échelle de l'histoire et non pas du perchoir de l'immédiat, cette lutte finale est proche.

Nous devons savoir et nous souvenir que la route du communisme est infiniment longue, parsemée de batailles, d'interminables batailles. C'est à notre génération, et à celles qui viendront après, que nous qu'incombe la mission de tirer au clair ce qui se passe aujourd'hui, afin de montrer aux peuples le chemin de la liberté.

Au moment de conclure, Lénine marqua une courte pause, embrassa du regard l'assistance et dit avec une sorte de tendresse :

— Grandis, jeune tribu !

[6] 4,26 gr. (N.d.T.)

[7] 0,71 m. (N.d.T.)

[8] 4,40 cm. (N.d.T.)

C'est un vers d'un poète des années soixante, Vassili Kourotchkine ^[9], qui termine ainsi le poème intitulé *Tic-tac* :

*Sachons entendre en cette voix que tous comprennent
La grande loi des phénomènes:
La nature jamais son chemin ne rebrousse,
Ni jamais n'arrête sa course.
Grandis, jeune tribu...*

Après chaque réunion, la rumeur succédait au silence : tous parlaient à la fois, on discutait furieusement, des apostrophes fusaiient. Il n'en fut rien cette fois-là. L'impression avait été trop forte. En moins de deux heures nous avions grandi.

Nous rentrâmes en silence. Personne n'avait envie de parler. Pour la première fois peut-être, nous comprenions à quelle hauteur nous devons nous hausser pour réaliser la tâche assignée par l'histoire à notre génération.

Plongés dans nos pensées, nous ne prêtâmes pas tout de suite attention à un phénomène bizarre : des nuages bas d'un gris jaunâtre, pareils à des fumées, couraient sur le ciel. Une pénombre étrange pour la saison noyait le paysage. Il faisait très chaud. On se sentait le cœur serré.

— Un incendie de forêt, suggéra l'un de nous.

Ce n'était pas un incendie de forêt : c'était le *soukhoveï* ^[10] qui soufflait depuis l'Est son haleine brûlante.



[9] 1831-1875. Poète d'inspiration révolutionnaire, traducteur de Béranger, qui lui doit sa réputation en Russie. (N.d.T.)

[10] Sorte de sirocco. (N.d.T.)